

PETIT, MAIS COSTAUD !

CINEMA MANAGEMENT GROUP présente

PETIT PANDA EN AFRIQUE

Un film de
RICHARD CLAUD et KARSTEN KIILERICH

1h29 – France, Allemagne, Pays-Bas, Danemark – 2024 – Scope – 5.1

AU CINÉMA LE 14 AOÛT

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet – 75017 Paris

tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Florence Narozny

florence@lebureaudeflorence.fr / tél : 06 86 50 24 51

Mathis Elion

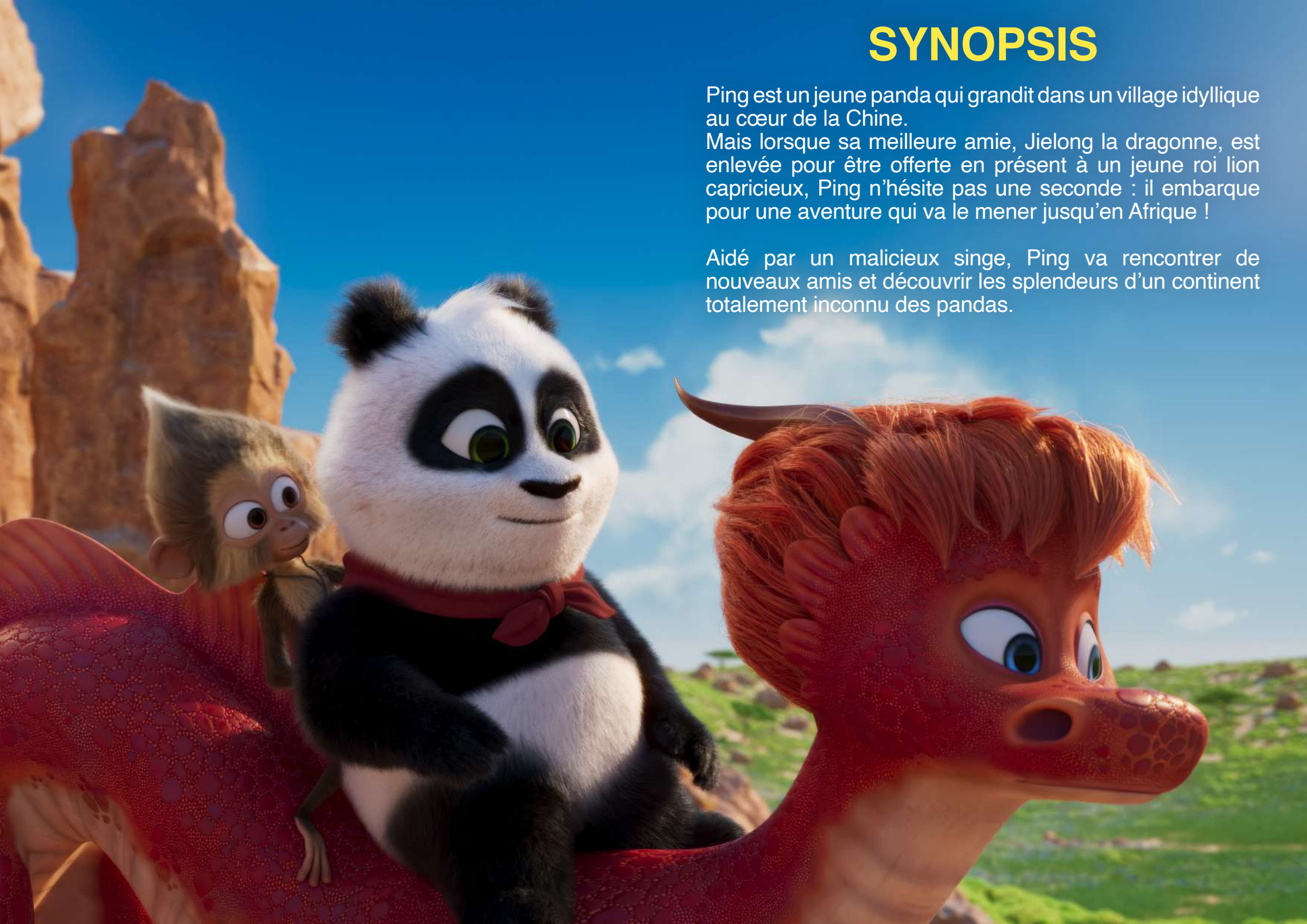
mathis@lebureaudeflorence.fr / tél : 07 77 38 86 85

SYNOPSIS

Ping est un jeune panda qui grandit dans un village idyllique au cœur de la Chine.

Mais lorsque sa meilleure amie, Jielong la dragonne, est enlevée pour être offerte en présent à un jeune roi lion capricieux, Ping n'hésite pas une seconde : il embarque pour une aventure qui va le mener jusqu'en Afrique !

Aidé par un malicieux singe, Ping va rencontrer de nouveaux amis et découvrir les splendeurs d'un continent totalement inconnu des pandas.



ENTRETIEN AVEC RICHARD CLAUS ET KARSTEN KIILERICH

INTERVIEW RÉALISÉE EN 2020

Propos recueillis par Chantal Nissen, productrice du film

Comment est né ce projet ?

RC : J'ai une fille de 6 ans [10 ans aujourd'hui], et en dehors de lui lire toutes sortes d'histoires, on en invente aussi ensemble. Dans nos histoires, ses personnages préférés sont les bébés animaux (qui ont sans doute son âge) et qui, pour la plupart, sont originaires d'Afrique. L'idée de raconter une histoire bâtie autour de personnages d'animaux africains est vraiment née ainsi. Ensuite, il fallait imaginer un héros qui soit une sorte d'outsider – et qui était sans doute lié à moi. Puis, Chantal Nissen a eu l'idée d'un panda qu'on a par la suite conçu comme un modèle de tolérance et de générosité. Ma femme étant kényane et nos enfants métisses, la tolérance joue un rôle majeur dans notre vie.

KK : C'est Richard qui m'a proposé l'idée de départ. Il voulait écrire l'histoire d'un outsider et faire voyager un panda en Afrique. C'est un récit qui mêle merveilleusement ces deux intentions

et qui offre de nombreuses possibilités de situations émouvantes et drôles. Richard vit en Afrique depuis longtemps et ce n'est sans doute pas un hasard. Il adore ce continent et il a soumis le projet à Edward Noeltner, PDG du Cinema Management Group, la société de ventes internationales qui a à cœur de développer ce genre de projets. Ils ont notamment développé LA PASSION VAN GOGH.

Comment avez-vous développé le scénario ?

KK : On s'est vraiment éclatés pendant toute l'écriture. On se connaît depuis LE VILAIN PETIT CANARD ET MOI et on a aussi collaboré ensemble sur PETIT VAMPIRE. Du coup, on se comprend parfaitement et c'est un plus, car il faut vraiment être ouvert d'esprit et dans l'échange. Si on cherche à protéger jalousement ses idées parce qu'on est très content de soi, mieux vaut ne pas se lancer dans ce type de collaboration.

RC : Après avoir simplement échangé quelques idées, notre collaboration a concrètement commencé à la deuxième version du scénario. On a travaillé ensemble dans le même bureau, à Copenhague, pendant une semaine. On s'est mis d'accord sur ce qu'on voulait garder et sur ce qu'on voulait changer, et puis on a travaillé sur un nouveau séquenceur. Au passage, il est préférable de « revoir sa copie » en permanence pour améliorer le résultat final. Si on se contente de faire quelques changements dans le script, ce sera toujours le même scénario. Cela peut suffire si on veut juste revoir les dialogues, mais pas si on cherche à apporter des modifications majeures. On a travaillé acte après acte. On discutait, j'écrivais ensuite le nouveau séquenceur, puis Karsten écrivait une première version rapide de chaque scène, on discutait de nouveau, et je reprenais alors la scène pour en écrire une version remaniée. On se parlait une fois encore et on se mettait d'accord sur la scène finalisée.



KK : Parfois, il faut vraiment accepter les propositions de scénaristes, même si on préfère ses propres idées. S'agissant de PETIT PANDA EN AFRIQUE, tout s'est très bien passé. Ni Richard ni moi n'avons besoin de prouver que nous sommes des petits génies ! Nous travaillons dans l'intérêt du film et nous comprenons ce que chacun veut exprimer.

Quel a été l'apport du scénariste Robert Sprackling ?

KK : Robert a collaboré avec nous sur deux versions du scénario. C'est un scénariste très aguerri et compétent. Il nous a fait plusieurs propositions pour enrichir l'intrigue et l'univers du film et a donné une nouvelle envergure au séquençier. Nous avons beaucoup échangé en ligne ensemble, et Richard est allé à Londres à plusieurs occasions pour travailler sur le scénario avec lui.

RC : Robert est un garçon très énergique qui a des avis très tranchés. Il vous oblige à justifier chaque situation du scénario. C'était parfois difficile parce qu'on s'était habitué à certaines choses, dont on pensait qu'elles fonctionnaient et dont on était satisfait, et il remettait tout en question. Mais tout comme notre héros Ping, il faut parfois accepter d'être

bousculé dans ses certitudes si on veut obtenir un résultat digne de ce nom, et c'est ce que Rob nous a contraints à faire.

KK : Robert a également peaufiné les dialogues. On a décidé d'écrire le scénario en anglais, et contrairement à nous qui sommes hollandais, Robert a bien évidemment un immense avantage puisqu'il est lui-même anglais ! Bien entendu, on a eu des discussions passionnées sur le contenu des dialogues, mais je peux dire en toute honnêteté qu'on a toujours trouvé un terrain d'entente.

RC : Robert a travaillé sur plusieurs scénarios. Outre ses propres scripts, il a été script doctor et réécrit de nombreux projets pour de nombreux studios d'animation. Il était évident qu'avec son expérience, il n'allait pas se contenter de remanier quelques dialogues ici et là – et d'ailleurs, ce n'est pas non plus ce qu'on voulait.

Le film est-il un pur divertissement ?

KK : Permettez-moi de citer le poète danois Piet Hein : « Si on considère le divertissement uniquement comme un divertissement et les œuvres sérieuses uniquement sous un angle sérieux,

alors on ne peut plus les distinguer. » Je ne pense pas qu'il faille se limiter à réaliser un film de pur divertissement. S'il n'y a aucun élément dramatique, le film ne sera sans doute pas divertissant non plus. Il faut évoquer les doutes, la mauvaise conscience et le sentiment de peur des personnages. Sinon, on aboutit à un film simpliste, et ce n'est ni intéressant, ni divertissant.

RC : D'ailleurs, pourquoi faudrait-il s'excuser de vouloir faire un divertissement ? Les enfants et leurs parents ne vont certainement pas au cinéma pour s'ennuyer ! Donc, oui, nous avons voulu réaliser un film divertissant, raconter une aventure drôle et rocambolesque, qui sera également accessible aux familles et aux enfants les plus jeunes. Mais le film comporte aussi un message plus profond sur la diversité et l'amitié, sur la tolérance et le pas vers l'autre qu'il faut faire pour le comprendre. Même s'il n'y a pas de personnages humains, on a fait en sorte que les plus jeunes spectateurs puissent s'identifier à nos protagonistes qui, à première vue, peuvent sembler exotiques. Le panda Ping et la dragonne Jielong entraîneront le spectateur dans un périple spectaculaire et initiatique.



Pourquoi fallait-il raconter cette histoire ?

KK : Soyons clairs : je ne pense pas que la Terre s'arrêterait de tourner si on ne racontait pas cette histoire. D'un autre côté, le film réunit, pour la première fois, un panda, des dragons et la faune et la flore d'Afrique. C'est une histoire intéressante d'une amitié entre des créatures d'origines et d'univers différents – elles apprennent à communiquer, à s'accepter et à se respecter, et elles deviennent amies.

RC : Le thème de l'étranger et du réfugié est l'un des plus gros enjeux de notre époque. Les démagogues du monde entier développent leur discours en s'appuyant sur des préjugés concernant « les autres » - les étrangers. En filigrane, PETIT PANDA EN AFRIQUE parle de la compréhension et de l'acceptation de ces « autres » et, d'une certaine façon, c'était aussi le thème sous-jacent de PETIT VAMPIRE.

KK : Au cinéma, il s'agit d'offrir aux spectateurs une aventure inédite et originale, et de donner matière à réflexion, et c'est très probablement ce que les spectateurs découvriront en allant au cinéma pour voir PETIT PANDA EN AFRIQUE et suivre les aventures du panda Ping...

RC : ... qui est un personnage adorable, bien élevé et ingénieux, qui protège ses vieux copains et se découvre de nouveaux amis dans des circonstances totalement improbables.

À quel public le film s'adresse-t-il en priorité ?

KK : Aux enfants de tous âges, espérons-le, mais en parlant avec les distributeurs et les gens de marketing, on a découvert qu'il y a au moins deux catégories d'enfants : la tranche des 4-8 ans, et celle des 8-12 ans. On a décidé de s'adresser aux 4-8 ans, mais on n'a pas oublié pour autant les enfants plus âgés ou leurs parents qui les accompagnent au cinéma.

RC : Je trouve qu'il est essentiel que le film ne soit pas trop effrayant pour les jeunes enfants de 4 ans et plus. Ma fille a désormais 6 ans et j'ai donc mon propre panel de consommateurs à domicile ! Je lui ai lu le scénario, au moment du coucher, pour l'endormir, et elle m'a fait des remarques intéressantes. Ce n'est sans doute pas un moment crucial de l'intrigue, mais elle adore le moment où Mpho ne se souvient plus à quelle espèce animale appartient Karabo, et déclare (en néerlandais) : « Ba... ba... banaan. » Je ne trouvais pas,

personnellement, que c'était une blague si hilarante, mais elle la répète en boucle.

KK : Quand on parle de l'intrigue, du style et – pardon d'utiliser ce terme – du message, il ne faut jamais perdre de vue notre cible prioritaire chez les plus jeunes. Il faut rester simple, mais ne pas non plus prendre les enfants pour des imbéciles.

Pouvez-vous nous parler des personnages et des dialogues ?

RC : Nous avons une grande diversité de personnages d'animaux qui, bien entendu, symbolisent des êtres humains, qu'il s'agisse du petit singe talapoin qui parle à toute vitesse, du marin orang-outang tout ridé, de la hyène en colère et du lion qui est un prince gâté.

KK : Le panda Ping, notre protagoniste, doit relever d'innombrables défis et apprendre à gagner confiance en lui. Quand on est un panda et qu'on se retrouve en Afrique, c'est sans doute extrêmement angoissant. Jielong est une jeune dragonne qui est kidnappée et qui affronte un autre genre de problèmes, d'autant que le lion Shakeel, avide de pouvoir, croit que les dragons crachent du feu. Mais les dragons chinois en sont incapables. On rencontrera



ensuite toute une galerie de seconds rôles – rhinocéros, suricates, chacals, éléphants, girafes...

RC : Les personnages et l'intrigue s'inspirent de fables d'animaux et de contes qui existent dans toutes les cultures du monde. On connaît, par exemple, les anciennes histoires d'animaux néerlandaises datant du Moyen-Âge comme Le Roman de Renart, mais il existe aussi des œuvres plus contemporaines comme celles d'Anton Koolhaas. Dans cette tradition, les personnages humains néerlandais, les valeurs et les conflits sont incarnés par toute une variété d'animaux anthropomorphes.

KK : Les dialogues sont écrits pour des enfants et des adultes. Ils ne sont certainement pas enfantins, mais pas non plus écrits dans une langue trop formelle. Ils s'attachent particulièrement à l'intrigue, à l'évolution des personnages, mais avant tout ils comportent cette touche d'humour et de vivacité qui les rendent drôles, intéressants et divertissants pour toutes les tranches d'âge.

Quel est le genre du film ?

RC : Est-ce que les histoires d'outsiders constituent un genre ? Je n'en sais rien. C'est un film familial – je pense que ça, c'est un genre. À certains égards, c'est aussi un film d'action, mais bien entendu pas à la MAD MAX ou à la DIE HARD, et aussi un road-movie – quoique dans un monde sans routes ! C'est un récit d'aventures à travers un monde fantastique peuplé d'animaux doués de parole – et sans êtres humains – sans pays, ni frontières, ni gouvernements, ni armées.

KK : C'est une comédie d'aventure. Et je tiens à dire qu'on adore ce genre. Nous faisons ces films pour le spectateur, certes, mais aussi pour nous. C'est un boulot qui nous éclate et si, cerise sur le gâteau, le spectateur prend du plaisir en voyant le film, c'est encore mieux.

Quels sont les thèmes ?

KK : L'amitié... la tolérance et l'acceptation des étrangers. Ce à quoi il faut ajouter, la volonté de ne pas se focaliser sur ses propres besoins et d'être prêt à aller à l'autre bout du monde pour protéger ses amis.

RC : C'est aussi un récit initiatique. Non seulement pour Ping, notre protagoniste qui doit s'aguerrir pour atteindre son but, mais pour Jielong aussi qui rêve de devenir un dragon adulte dès le départ et qui finit par découvrir ce qu'un dragon adulte peut faire, à savoir voler par exemple.

Pourquoi l'histoire se déroule-t-elle si loin de chez nous ? Pourquoi avez-vous choisi l'Afrique et la Chine ?

KK : Merci ! C'est une très bonne question. On fait de l'animation. On n'a pas de limites. On est seulement limités par notre imagination.

RC : On espère – et on est même certains – que notre film trouvera un plus large public au-delà des frontières des Pays-Bas ou des pays coproducteurs qu'à l'intérieur des frontières. C'est bien connu que les films d'animation, de manière générale, s'exportent mieux que les films en prises de vue réelles. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'aime tant faire du cinéma d'animation. Mais c'est quand même un film très européen. Même si l'histoire ne se déroule pas sur le continent européen, les valeurs que prône le film – la tolérance, le respect,

l'ouverture d'esprit, la compréhension et l'acceptation des « autres » - sont des valeurs foncièrement européennes.

KK : C'est amusant de voyager. Les paysages de Chine et d'Afrique sont tout simplement merveilleux à explorer et les personnages traversent l'océan Indien. On voulait rapprocher ces deux mondes – les pandas et les dragons chinois et les orangs-outans et autres animaux d'Afrique. Toutes sortes de personnages d'animaux se retrouvent réunis et parviennent à se comprendre malgré leurs divergences de points de vue.

Le film se déroule-t-il de nos jours ?

KK : Oui et non. C'est un univers atemporel, mais d'un autre côté l'action se déroule à une époque préindustrielle, sans téléphones portables etc. Nos animaux doués de parole possèdent une quantité limitée de gadgets, ils savent manœuvrer un bateau, mais on ne voit pas de voiture ou d'engins du même genre. On peut dire que l'époque n'a pas d'importance.

RC : On s'est demandé si le film devrait se dérouler dans le passé. On est parvenu à la conclusion que cette question n'était sans doute pas pertinente. À quelle

époque se déroule la célèbre fable de La Fontaine, Le Corbeau et le Renard ? Au XVIIème siècle ? Je ne crois pas.

L'histoire a-t-elle beaucoup évolué au fil des différentes versions du script ?

RC : Beaucoup.

KK : Au départ, c'était une sorte de road-movie. Et puis, on a introduit un enlèvement. Ensuite, on a changé de dragon pour que ce soit un authentique dragon chinois, ce qui, une fois encore, a modifié le récit. Entretemps, nous avons mis au point la tonalité du film et les relations entre les personnages. Beaucoup d'autres aspects ont été revus. Certaines scènes ont changé de décor et la fin a été retravaillée. Il ne faut pas oublier que trois scénaristes différents, mais tous de culture européenne, ont collaboré à l'écriture.

Comment peut-on caractériser le style du film ?

RC : On a cherché à raconter une histoire et à toucher le public, pas à faire des déclarations sur le style. Nos spectateurs ont un certain « Sehgewohnheiten », comme on dit en allemand. Autrement dit, certaines habitudes en matière de visionnage. Il faut aller chercher les

spectateurs là où ils sont. Il y a quelque chose que je n'aime pas au cinéma, quel que soit le genre du film – c'est lorsque les metteurs en scène veulent frimer, en montrant ostensiblement qu'ils sont plus malins ou originaux que les autres. Le meilleur exemple, ce sont des angles de caméra hors normes qui vous font sortir totalement de l'intrigue. Bien entendu, on discute énormément de l'esthétique, du style des personnages, des décors, des couleurs, mais aussi des angles de prises de vue. J'imagine que Karsten et moi, mais aussi Edwin Rhemrev, Niels Grønlykke, Patrick Schoenmaker et Paco Vink, avons tous une sensibilité particulière concernant le style, mais j'aime à dire que « la forme découle de la fonction », et je ne me souviens même plus du nom de celui qui a dit ça.

Dans quelle mesure les personnages et la nature seront-ils dépeints avec réalisme ?

RC : Si on est trop proche de la réalité en matière d'animation, il n'y a plus vraiment d'intérêt à faire un film d'animation !

KK : Le film se déroule dans la nature. Dans un monde réel. Pour autant, on n'a jamais cherché à reproduire fidèlement les paysages naturels. On a recherché un certain effet de stylisation, à la fois



pour les personnages et les décors. On a modifié les animaux afin qu'ils soient adaptés aux personnages. Ping le panda est un personnage attachant et séduisant. Shakeel, le lion, est un méchant scrupuleux. Mpho, l'alligator, est un assistant crétin. Pour n'en mentionner que quelques-uns !

Quelle est la différence entre PETIT PANDA EN AFRIQUE et PETIT VAMPIRE auquel vous avez aussi collaboré tous les deux ?

RC : Pour moi, la différence la plus importante, c'est que j'en connais désormais un peu plus sur l'animation. Mais si j'avais su à l'époque ce que je sais aujourd'hui – et c'est encore très peu comparé à Karsten – je n'aurais sans doute pas osé m'attaquer à ce projet.

KK : On a tous beaucoup appris en travaillant ensemble sur PETIT VAMPIRE. On a beaucoup appris de tout le déroulement de la production, mais aussi de chacun, et on a trouvé un moyen direct de communiquer : on ne se raconte pas de conneries, en quelque sorte ! Si on monte un film d'animation avec quelqu'un et qu'on reste ami avec la personne, on a une très bonne base pour repartir dans un nouveau projet d'animation.

En quoi PETIT PANDA EN AFRIQUE se distingue-t-il d'autres films d'animation, notamment américains ?

KK : On n'a pas cherché à imiter qui que ce soit, et on s'est seulement nourri de nos parcours et de nos expériences, qui sont différentes de celles d'autres réalisateurs, dans d'autres pays, et ce qu'on a voulu faire s'en démarque forcément. L'esthétique de nos films ne saute pas nécessairement aux yeux, mais ça ne veut pas dire qu'on n'y pense pas. Ce qui nous distingue de la plupart des films américains, c'est que nous avons une conscience sociale et politique aigüe, que nous ne répétons pas les clichés raciaux, sociaux et sexuels encore et encore, et que nous cherchons toujours à éviter les émotions factices. Et par-dessus tout, nous détestons le kitsch. C'est un mot allemand, mais je ne pense avoir besoin de le traduire.

RC : En rapport avec le « Sehgewohnheiten » dont je parlais tout à l'heure, les films des studios américains définissent certaines normes techniques en constante évolution que nous ne devons prendre en compte. Par exemple, bien que ce soit coûteux et chronophage de travailler les poils et la fourrure numériques – et que notre

budget se porterait mieux si on pouvait l'éviter ! –, il serait inenvisageable que nos personnages n'aient ni poils, ni fourrure. Nos personnages sont bien entendu beaucoup plus stylisés que ceux du nouveau ROI LION, mais on ne pourrait pas se permettre d'avoir un style comparable au MADAGASCAR de 2005. Plus de 15 ans se sont écoulés depuis, et à partir du moment où on fait un film axé sur un panda, il faut qu'il ait l'air d'une grosse peluche toute douce.

Avec quels principaux chefs de poste avez-vous collaboré pour ce film, et quel est leur rôle ?

KK : Il faut avant tout avoir une bonne histoire et une galerie de personnages attachants. J'apprécie vraiment le fait qu'il s'agisse d'un travail d'équipe. Le travail d'animation est très démocratique. Bien évidemment, les réalisateurs sont, au fond, les chefs d'orchestre, mais l'ensemble des professionnels de l'équipe proposent des idées, souvent sans qu'on les sollicite... Les concepteurs des personnages et de l'univers du film sont de très grands artistes. En ce qui concerne notre projet, ils sont également intelligents et capables d'évaluer toute la création dans son ensemble, depuis le scénario jusqu'au résultat final. Il s'agit de tous les animateurs, les monteurs, le compositeur, les sound designers...



Quel est le rôle de la musique et de la bande-son ?

KK : Dès le début du développement, la musique et la bande-son avaient leur importance. On a d'ailleurs écrit plusieurs chansons qu'interprètent les personnages, mais on a fini par décider de n'en utiliser qu'une seule. On s'en est tenu à notre intention d'origine de donner aux sonorités et aux musiques de Chine et d'Afrique un rôle majeur dans le film.

RC : Selon le dicton – et cette fois, je sais qui en est l'auteur ! –, « l'expérience cinématographique est à 50% sonore. » Je trouve cela injuste quand on considère tout le travail qu'il faut faire, et qui mobilise tellement de gens, pour créer des images animées. On a eu la chance de travailler avec le compositeur Vidjay Beerepoot qui avait déjà signé une musique magnifique pour PETIT VAMPIRE et AINBO, PRINCESSE D'AMAZONIE.

Comment deux réalisateurs peuvent-ils travailler ensemble sur un film ? Vous répartissez-vous les tâches ?

RC : Un film d'animation mobilise une vaste équipe d'artistes et de techniciens. On m'a récemment demandé, alors que je coréalisais un film avec José Zelada (Ainbo, Princesse d'Amazonie) comment

je pouvais concrétiser ma « vision » du film, et je me suis dit que c'était un signe de narcissisme démesuré de vouloir faire un film d'animation selon sa vision personnelle. Plus encore que sur un film en prises de vue réelles, le réalisateur doit être capable de réunir et d'intégrer toutes les contributions des différents artistes et techniciens qui participent au film.

KK : La réalisation d'un film d'animation est, à bien des égards, différente de la réalisation d'un film en prises de vue réelles. Le tournage s'étale sur une bien plus longue période et il est souvent éclaté entre plusieurs pays. Du coup, il ne s'agit pas seulement de pouvoir travailler avec un autre réalisateur, c'est le plus souvent une obligation. On peut, d'une certaine façon, comparer le tournage d'un film d'animation à un travail à la chaîne. En raison de la nature du tournage, on peut diviser le travail, mais aussi les responsabilités. On peut travailler sur les décors et le storyboard en Hollande et, dans le même temps, enregistrer les dialogues en Angleterre, et orchestrer la modélisation et la conception des personnages au Danemark. En fin de compte, il est quand même obligatoire que les deux réalisateurs qui travaillent ensemble soient capables d'être à l'écoute et de communiquer.

Karsten, pourquoi as-tu souhaité retravailler avec Richard ?

KK : Richard est un réalisateur aguerri et doué qui a déjà signé trois films d'animation. En outre, il tourne des films en prises de vue réelles depuis de très nombreuses années, ce qui nous permet de bénéficier tous les deux de nouvelles compétences. C'est un cadreur hors pair et il apporte un vrai regard cinématographique au projet. Mais ce n'est là qu'une partie de la réponse. Richard est un garçon très drôle, et c'est quelque chose que j'apprécie personnellement, et je trouve que c'est une qualité importante si on veut créer des films divertissants. Richard sait prendre des décisions et c'est aussi une qualité qui permet de s'épargner beaucoup de temps et de stress, et il est extrêmement clair et direct quand il prend la parole. On se comprend très bien et on ne perd pas notre temps à réfléchir à des détails inutiles.

Richard, pourquoi as-tu souhaité retravailler avec Karsten ?

RC : Ce que j'aime le plus chez lui, c'est qu'il a beaucoup d'expérience, un excellent sens de l'humour et pas d'ego. Je dirais que nous sommes amis – et qu'y a-t-il de mieux que de passer du temps avec un ami ?

Quelles ont été les principales difficultés de ce tournage ?

KK : Il y a beaucoup de contraintes techniques dans le cinéma d'animation. Tout doit être méticuleusement préparé. Si les personnages ne sont pas dessinés et animés comme il faut, l'animation ne peut pas fonctionner. Si les décors sont trop grands et écrasants, les personnages ne peuvent pas y évoluer etc.

RC : Tous nos personnages ont quatre pattes, et chacun d'entre eux a sa propre manière de courir, de marcher, de grimper.

Il nous fallait des fiches personnages très détaillées avec leurs émotions, leurs expressions et leurs postures concoctées par Patrick Schoenmaker, et pour l'animation, il nous fallait, dès la préparation, tout un ensemble de vignettes représentant les personnages en train de marcher et de courir, et toute une gamme de postures pour chacun d'entre eux, et des blendshapes pour les expressions de visage. Par ailleurs, nos personnages ont beaucoup de poils et de fourrure, nous avons de vastes paysages, de nombreux décors, de l'eau etc., et beaucoup, beaucoup de personnages.

KK : Chaque seconde en animation coûte cher. On ne peut pas filmer à plusieurs caméras. On ne peut pas tourner plusieurs prises. Par conséquent, on ne peut pas revenir en arrière et proposer un nouveau montage d'un film d'animation s'il ne fonctionne pas. Il faut avoir une vision très précise du film dès le départ. Il faut produire le film avant de produire le film ! Je m'explique : en fonction du scénario, on établit le storyboard, puis on s'attaque à l'animation. Tout cela se passe avant de démarrer l'animation et il n'y a pas de retour en arrière possible. L'animation doit être fort dès le départ. Dans le cas contraire, on ne peut s'en rendre compte que lorsqu'il est déjà trop tard.



CINEMA MANAGEMENT GROUP

Cinema Management Group (CMG) est l'une des principales sociétés de ventes internationales, dirigée par le producteur exécutif et fondateur Edward Noeltner. La société a notamment produit LA PASSION VAN GOGH, qui a généré plus de 42 millions de dollars de recettes mondiales, et le long métrage GIRLS TO BUY qui a dépassé les 5 millions de dollars de recettes en Pologne et s'est vendu partout dans le monde.

Sorti aux États-Unis, au Canada et au Royaume-Uni, THE CANTERVILLE GHOST réunit un casting vocal impressionnant, comme Stephen Fry, Hugh Laurie, Emily Carey, Freddie Highmore, Imelda Staunton et Miranda Hart. Également produit par CMG, SEAL TEAM: UNE ÉQUIPE DE PHOQUE, à qui J.K. Simmons, Dolph Lundgren, Patrick Warburton, et Kristen Schaal

prêtent leur voix, est actuellement diffusé sur Netflix. CMG prépare CHARLIE THE WONDERDOG, BUFFALO KIDS, à qui Alisha Weir, Gemma Arterton, Sean Bean et Stephen Graham prêtent leur voix, et KAYARA, qui se déroule à l'époque des Incas. Les films commercialisés par CMG ont engrangé plus de 500 millions de dollars de recettes mondiales.



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Richard Claus, Karsten Kiilerich
Scénario	Robert Sprackling
Histoire originale	Karsten Kiilerich, Richard Claus
Produit par	Richard Claus, Chantal Nissen
Producteur exécutif	Edward Noeltner
Co-producteurs	Anders Mastrup, Anne-Laure Labadie, Jean Labadie
Co-producteur exécutif	Wilco Wolfers
Image	Niels Grønlykke
Décors	Sten Mesterton, Edwin Rhemrev
Montage	Job Ter Burg ACE/NCE
Musique	Vidjay Beerepoot
Montage sonore	Nardi Van Dijk
Direction de l'animation	Stine Buhl
Supervision de l'animation et de la 3D	Michiel Van Iperen
Design des personnages	Patrick Schoenmaker, Tom Van Rheenen
Storyboard	Paco Vink
Supervision pipeline et VFX	Jakob Steffensen
Direction de production	Lise Ann Mangino
Casting VO	Richard Lothian
Ventes internationales	
Distribution France	Le Pacte